

Rompre

John Holloway

Traducteur : José Chatroussat



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/variations/89>

DOI : [10.4000/variations.89](https://doi.org/10.4000/variations.89)

ISSN : 1968-3960

Éditeur

Les amis de Variations

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2011

Référence électronique

John Holloway, « Rompre », *Variations* [En ligne], 15 | 2011, mis en ligne le 01 février 2012, consulté le 05 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/variations/89> ; DOI : [10.4000/variations.89](https://doi.org/10.4000/variations.89)

John Holloway

Rompre

1. Rompre. Nous voulons rompre. Nous voulons créer un monde nouveau. Maintenant. Rien de plus banal, rien de plus évident. Rien de plus simple. Rien de plus difficile.

Rompre. Nous voulons rompre. Nous voulons briser le monde tel qu'il est. Un monde d'injustices, de guerres, de violences, de discriminations, de Gaza et de Guantánamo. Un monde de milliardaires avec un milliard de gens qui vivent et meurent de faim. Un monde dans lequel l'humanité s'annihile elle-même, massacre les formes non humaines de vie et détruit les conditions de sa propre existence. Un monde gouverné par l'argent, gouverné par le capital. Un monde de frustrations et de gaspillage des possibilités.

Nous voulons créer un monde nouveau. Nous protestons ; bien sûr, nous protestons. Nous protestons contre la guerre, contre l'utilisation croissante de la torture dans le monde ; nous protestons contre la transformation de toute forme de vie en marchandise à vendre et à acheter, nous protestons contre le traitement inhumain des immigrés, nous protestons contre la destruction du monde dans l'intérêt des profits.

Nous protestons et nous faisons davantage. Nous le faisons et nous devons le faire. Si nous protestons seulement, nous permettons aux puissants de mettre en avant leur ordre du jour. Si tout ce que nous faisons consiste à s'opposer à ce qu'ils essaient de faire, alors nous ne faisons simplement que nous mettre dans leurs pas. *Rompre* signifie que nous faisons davantage que cela,

que nous prenons l'initiative et que c'est nous qui fixons l'ordre du jour. Nous nions mais au travers de notre négation se développe une création, un *autre-faire*, une activité qui n'est pas déterminée par l'argent, une activité qui n'est pas façonnée par les règles du pouvoir. Souvent le *faire* alternatif émerge de la nécessité : le fonctionnement du marché capitaliste ne nous permet pas de survivre et nous avons besoin de trouver une autre façon de vivre, des formes de solidarité et de coopération. Souvent également, elle découle d'un choix : nous refusons de soumettre nos vies à l'empire de l'argent, nous nous consacrons à ce que nous considérons comme nécessaire et désirable. D'une façon ou d'une autre, nous vivons dans le monde que nous voulons créer.

Maintenant. Il y a urgence. Assez ! *Ya basta !* Nous en avons assez de vivre dans un monde d'exploitation, de violence et de famine et nous en avons assez de créer un tel monde. Et maintenant il y a une nouvelle urgence, l'urgence du temps lui-même. Il est devenu clair que nous, les humains, nous sommes en train de détruire les conditions naturelles de notre propre existence ; et il semble improbable qu'une société dans laquelle la force déterminante est la recherche du profit puisse renverser cette tendance. Les dimensions temporelles de la pensée radicale et révolutionnaire ont changé. Nous plaçons un crâne sur nos bureaux, comme les moines de l'ancien temps, non pas pour glorifier la mort mais pour nous concentrer sur le danger imminent et pour intensifier la lutte pour la vie. Cela n'a plus aucun sens de parler de la patience comme étant une vertu révolutionnaire ou de parler d'une « future révolution ». Quelle future révolution ? Nous avons besoin d'une révolution maintenant, ici et maintenant. Si absurde, si nécessaire. Si évidente.

Rien de plus banal, rien de plus évident. Il n'y a rien de spécial dans le fait d'être un révolutionnaire anticapitaliste. C'est l'histoire de beaucoup, beaucoup de gens, de millions, peut-être de milliards de gens.

C'est l'histoire du compositeur à Londres qui exprime sa colère et son rêve d'une meilleure société à travers la musique qu'il compose. C'est l'histoire du jardinier à Cholula qui crée un parc pour lutter contre la destruction de la nature. Celle de l'ouvrier de l'automobile à Birmingham qui se rend le soir à son jardin ouvrier afin d'avoir une activité ayant un sens et lui procurant du plaisir. Celle des paysans indigènes à Oventic au Chiapas qui créent un espace autonome d'autogouvernement et qui se défendent tous les jours contre les paramilitaires qui les harcèlent. L'histoire du professeur d'université à Athènes qui organise un séminaire en dehors du cadre universitaire pour promouvoir la pensée critique. Celle de l'éditeur à Barcelone qui concentre son activité sur la publication de livres contre le capitalisme. Celle d'amis à Porto Alegre qui forment une chorale, seulement parce qu'ils prennent plaisir à chanter ensemble. Celle d'enseignants à Puebla qui s'affrontent à l'oppression policière pour lutter pour une école de type différent, pour un type différent d'éducation. Celle d'une metteuse en scène de théâtre à Vienne qui décide qu'elle utilisera ses compétences pour ouvrir à un autre monde les gens qui viennent voir ses pièces. Celle de ce travailleur d'un centre d'appels à Sydney qui occupe tous ses moments libres à réfléchir à la façon de lutter pour une meilleure société. C'est l'histoire des gens de Cochabamba qui se sont rassemblés pour mener ensemble une bataille contre le gouvernement et l'armée afin que l'eau ne soit pas privatisée mais soumise à leur propre contrôle. Celle de l'infirmière de Séoul qui fait tout son possible pour aider ses patients. Celle des ouvriers de Neuquén qui occupent leur usine et la font marcher pour leur propre compte. Celle de l'étudiant de New York qui décide que l'université est un temps pour questionner le monde. Celle du travailleur communautaire de Dalkeith cherchant les failles dans le cadre des règles contraignantes qu'il subit pour pouvoir s'ouvrir à un autre monde. Celle de ce jeune homme à Mexico qui, exaspéré par la brutalité du capitalisme, part dans la jungle organiser une lutte armée pour changer le monde. Celle de l'enseignante retraitée à Berlin qui consacre sa vie au combat contre la mondialisation capitaliste. Celle de la fonctionnaire à Nairobi qui donne tout son temps libre pour lutter contre le sida. Celle de l'enseignant universitaire

à Leeds qui utilise l'espace qui existe encore dans certaines universités pour mettre en place un cours sur l'activisme et le changement social. Celle du vieil homme, vivant dans un horrible ensemble d'immeubles en banlieue de Beyrouth, qui cultive des plantes sur le rebord de sa fenêtre comme une révolte contre tout le béton qui l'entoure. Celle de la jeune femme à Ljubljana, celle du jeune homme à Florence, qui, comme tant d'autres à travers le monde, s'attèlent dans leurs vies à inventer de nouvelles formes de lutte pour un monde meilleur. C'est l'histoire du paysan de Huejotzingo qui refuse de permettre que son petit verger soit annexé à un grand parc de voitures invendues. Celle du groupe d'amis sans abri à Rome qui occupent une maison non habitée et refusent de payer un loyer. Celle d'un enthousiaste à Buenos Aires qui investit son énergie débordante à ouvrir des perspectives en vue d'un monde différent. Celle de la jeune fille à Tokyo qui dit qu'elle n'ira pas au travail aujourd'hui et va s'asseoir dans un parc pour lire son livre, ce livre ou un autre. Celle du jeune homme en France qui se consacre à construire des toilettes sèches pour contribuer à un changement radical dans les relations entre les hommes et la nature. Celle de l'ingénieur en téléphonie à Jalapa qui quitte son job pour pouvoir passer plus de temps avec ses enfants. Celle de la femme d'Edimbourg qui, dans tout ce qu'elle fait, exprime sa rage à travers la création d'un monde d'amour et de solidarité mutuelle.

C'est l'histoire de gens ordinaires, certains que je connais, certains dont j'ai entendu parler, certains que j'ai inventés. Des gens ordinaires : des rebelles, peut-être des révolutionnaires. « Nous sommes des femmes et des hommes tout à fait ordinaires, des enfants et des personnes âgées, c'est-à-dire des rebelles, des non-conformistes, des inadaptés, des rêveurs », disent les zapatistes dans leur défi le plus profond et le plus difficile qu'il soit¹.

Les « gens ordinaires » dans notre liste sont très différents les uns des autres. Il peut sembler

¹ « Somos mujeres y hombres, niños y ancianos bastante comunes, es decir, rebeldes, inconformes, inkomodos, soñadores » (*La Jordana*, 4 août 1999).

étrange d'y mettre l'ouvrier de l'automobile qui va à son bout de jardin le soir à côté du jeune homme qui part dans la jungle pour consacrer sa vie à organiser la lutte armée contre le capitalisme. Pourtant il y a une continuité. Ce que l'un et l'autre ont en commun, c'est qu'ils participent à un mouvement à la fois de refus et de création : ils sont des rebelles et non des victimes ; ils sont des sujets, pas des objets. Dans le cas du travailleur de l'automobile, c'est une démarche individuelle, seulement les soirs et les week-ends. Dans le cas du jeune homme dans la jungle, il s'agit d'un engagement très périlleux, le choix d'une vie de rébellion. Ce sont des démarches très différentes mais avec un trait commun qu'il serait complètement faux de nier.

Rien de plus simple. Le théoricien français du xvi^e siècle, La Boétie, a exprimé avec une grande clarté le caractère très simple de la révolution dans son *Discours de la Servitude volontaire* (1546) :

« Vous semez vos champs afin qu'il [le seigneur] puisse les dévaster ; vous meublez et remplissez vos maisons afin de fournir à ses pilleries ; vous élevez vos filles afin qu'il puisse assouvir sa luxure ; vous nourrissez vos enfants, afin que, dans le mieux qu'il leur saurait faire, il les mène en ses guerres, qu'il les conduise à la boucherie, qu'il les fasse ministres de ses convoitises, et les exécuteurs de ses vengeances ; vous rompez à la peine vos personnes afin qu'il puisse mignarder en ses délices et se vautrer dans les sales et vilains plaisirs ; vous vous affaiblissez afin de le rendre plus fort, et qu'il vous tienne plus rudement la bride plus courte. Et de tant d'indignités que les bêtes mêmes ou ne les sentiraient pas ou ne les supporteraient pas, vous pouvez vous en délivrer, si vous l'essayez, non pas de vous en délivrer, mais seulement de vouloir le faire. Soyez résolu à ne plus servir, et vous voilà libres. Je ne veux pas que vous le poussiez ou l'ébranliez, mais seulement ne le soutenez plus, et vous le verrez, comme un grand colosse à qui on a dérobé sa base, de son poids même fondre en bas et se rompre. »

Considérant tout ce que le tyran nous a pris et a tiré de notre exploitation, nous n'avons plus qu'à cesser de travailler pour lui et il cessera d'être un tyran puisque les bases matérielles de sa tyrannie disparaîtront. Nous fabriquons le tyran ; pour être libres, nous devons cesser de le fabriquer. La clef de notre émancipation, la clef pour devenir pleinement humain est simple : refuser, désobéir. *Décidez de ne plus jamais servir, et aussitôt vous êtes libérés.*

Rien de plus difficile, cependant. Nous pouvons refuser de réaliser le travail qui crée le tyran. Nous pouvons nous consacrer à une activité d'un type différent. Au lieu de « rompre à la peine nos personnes afin qu'il puisse mignarder en ses délices et se vautrer dans les sales et vilains plaisirs », nous pouvons faire quelque chose que *nous* considérons comme important et désirable. Rien de plus banal, rien de plus évident. Et cependant, nous savons que ce n'est pas si simple. Si nous ne consacrons pas nos vies au travail qui crée le capital, nous sommes confrontés à la pauvreté, et même à la misère, et souvent à la répression physique. De là où j'écris, juste en bas de la route, les gens d'Oaxaca ont pris le contrôle de la ville pendant cinq mois, contre un gouverneur corrompu et brutal. Finalement, leur rébellion pacifique a été réprimée par la violence et beaucoup de gens ont été torturés, maltraités sexuellement, menacés d'être abattus par des hélicoptères, leurs doigts ont été brisés, certains ont tout simplement disparu. Pour moi, Oaxaca se trouve juste en bas de la route. Mais pour vous, aimable lecteur, ce n'est pas beaucoup plus loin, et il existe beaucoup d'autres endroits « juste en bas de la route » où des atrocités sont commises en votre nom. Abu Ghraib, Guantánamo – et il y en a bien d'autres, beaucoup d'autres qu'on pourrait citer.

Souvent cela semble sans espoir. Tant de révolutions ont échoué. Tant d'expériences anticapitalistes passionnantes se sont terminées en frustrations et en récriminations. Quelqu'un a dit qu'« aujourd'hui il est plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme »

(*Turbulence* 2008 : 3). Nous avons atteint un stade où il est plus facile de penser à la destruction totale de l'humanité que d'imaginer un changement dans l'organisation d'une société manifestement injuste et destructrice. Que pouvons-nous faire ?

2. Notre méthode est la méthode de la brèche

L'image qui me vient à l'esprit est cette image cauchemardesque inventée par Edgar Allan Poe¹. Nous sommes tous dans une pièce avec quatre murs, un plancher, un plafond et aucune fenêtre ni porte. La pièce est meublée et certains d'entre nous sont confortablement assis, la plupart des autres ne le sont pas du tout. Les murs avancent vers l'intérieur progressivement, parfois lentement, parfois plus vite, ce qui met tout le monde dans une situation plus inconfortable ; en avançant inexorablement, ils menacent de nous écraser jusqu'à notre mort à tous.

Il y a des discussions à l'intérieur de la pièce mais elles tournent la plupart du temps sur la façon d'arranger le mobilier. Les gens ne semblent pas s'apercevoir que les murs se rapprochent. De temps en temps, il y a des élections sur la façon de disposer les meubles. Ces élections ne sont pas sans importance : elles mettent certaines personnes dans une position plus confortable et les autres beaucoup moins. Elles peuvent même affecter la vitesse avec laquelle les murs avancent mais elles ne peuvent rien faire pour arrêter leur progression implacable.

Tandis que les murs se rapprochent, les gens réagissent de différentes façons. Certains refusent absolument de voir la progression des murs, se refermant étroitement dans un monde à la Disney et défendant avec détermination les chaises sur lesquels ils sont assis. D'autres voient et dénoncent le mouvement des murs, construisent un parti avec un programme radical et attendent le

¹ L'histoire qui m'est venue à l'esprit est *The Pit and the Pendulum* (« *Le Puits et le pendule* »), Poe (1842/2004).

jour où, dans le futur, il n'y aura plus de murs. D'autres (parmi lesquels je m'inclus) courent vers les murs et s'efforcent désespérément de trouver des fissures, ou des défauts à la surface, ou de provoquer des brèches en cognant dessus. Ce repérage et cette création de brèches constituent une activité pratique et théorique. Elle consiste à nous jeter contre les murs mais aussi à prendre du recul pour essayer de voir les fissures et les défauts à leur surface. Les deux activités sont complémentaires : la théorie a peu d'intérêt si elle n'est pas comprise comme une composante d'un effort désespéré pour trouver une issue, de créer des brèches qui défient la progression apparemment inexorable du capital, la progression des murs qui nous poussent vers notre destruction.

Nous sommes fous. Du point de vue de ceux qui défendent leurs fauteuils et discutent de la disposition des meubles dans la course aux prochaines élections, nous sommes fous sans aucun doute, nous qui nous activons à repérer des brèches invisibles aux yeux de ceux qui sont assis dans les fauteuils (ou qui leur apparaissent, en fin de compte, comme des changements dans le motif du papier peint, auxquels ils donnent le nom de « nouveaux mouvements sociaux »). Le pire, c'est qu'ils peuvent avoir raison : peut-être que nous sommes fous, peut-être qu'il n'y a pas d'issue, peut-être que les brèches que nous voyons n'existent que dans notre imagination. De toute évidence la position des vieux révolutionnaires ne tient plus. Il n'y a absolument aucune garantie qu'il y ait une fin heureuse.

L'ouverture de brèches est l'ouverture d'un monde qui se présente lui-même comme clos. C'est l'ouverture de catégories qui en surface nient le pouvoir de l'action humaine, et cela, afin de découvrir au cœur de ces catégories le *faire* qu'elles nient et emprisonnent¹. Selon les termes de Marx, c'est une critique *ad hominem*, la tentative de percer les apparences d'un monde de choses et

¹ Sur l'ouverture des catégories et son importance, voir l'*Introduction à Bonnefeld, Gunn et Psychopedis* (1992a).

de forces incontrôlables, et celle de comprendre le monde dans les termes du pouvoir humain de *faire*¹. La méthode de la brèche est dialectique, non pas dans le sens de présenter un enchaînement bien ordonné de thèse, antithèse, synthèse mais dans le sens d'une dialectique négative, une dialectique de l'inadaptation². Nous pensons le monde, tout simplement, à partir de notre inadaptation à celui-ci.

La méthode de la brèche est la méthode de la crise : nous voulons comprendre le mur non à partir de sa solidité mais à partir de ses fragilités ; nous voulons comprendre le capitalisme non pas comme domination mais à partir de la perspective de sa crise, de ses contradictions, de ses faiblesses ; et nous voulons comprendre comment nous-mêmes, nous sommes ces contradictions. C'est une théorie de la crise, une théorie critique. La théorie critique de la crise est la théorie de notre inadaptation. L'humanité (dans tous les sens du terme) se heurte de façon croissante au capitalisme. Il devient de plus en plus dur de s'adapter tandis que le capital exige de nous de plus en plus. De plus en plus de gens ne s'adaptent tout simplement pas au système, ou alors, si nous arrivons à nous comprimer pour nous adapter au lit de Procuste toujours plus court du capital, nous le faisons au prix de l'abandon de parties de nous-mêmes, jusqu'à en être hantés. C'est la base de nos brèches et de l'importance grandissante de la dialectique de l'inadaptation.

Nous voulons comprendre la force de notre inadaptation, nous voulons savoir comment en cognant notre tête contre le mur encore et encore, ce mur finira par s'écrouler.

¹ Voir Marx (1844/1975a : 182) : « La théorie est capable de s'emparer des masses dès lors qu'elle démontre *ad hominem*, et elle démontre *ad hominem* dès lors qu'elle devient radicale. Être radical, c'est prendre la question à sa racine. Mais pour l'homme, la racine est l'homme lui-même. »

² Voir Adorno (1966/1990) sur le concept de dialectique négative. Pour une discussion sur l'importance de la dialectique négative, voir Holloway, Matamoros et Tischler (2009). Sur l'importance de la négativité comme fondement de la pensée critique, voir aussi Agnoli (1999).

3. Il est temps d'apprendre le nouveau langage d'une nouvelle lutte

Il y a une grande angoisse dans tout cela. C'est l'angoisse du « Que pouvons-nous faire ? » Nous voyons et nous éprouvons les injustices du capitalisme tout autour de nous : les gens dormant dans les rues des villes les plus riches¹, les millions de personnes qui vivent au bord de la misère jusqu'à en mourir. Nous voyons les effets de notre système social sur le monde naturel : l'accumulation colossale de déchets, le réchauffement global pour lequel il peut n'y avoir aucun remède. Nous voyons l'emprise de la télévision et nous voulons crier contre cela. Et tout le temps nous nous demandons : que pouvons-nous faire, que pouvons-nous faire, que pouvons-nous faire² ?

Ce livre est la fille d'un autre. *Changer le monde sans prendre le pouvoir* (Holloway 2002/2005) soutenait que le besoin d'un changement radical (révolution) est plus pressant et plus évident que jamais, mais que nous ne savons le provoquer. Nous savons, par expérience et par la réflexion, que nous ne pouvons pas le faire en prenant le pouvoir. Mais alors comment ? Cela revient en écho toujours et encore : mais alors comment, alors comment, comment, comment ? Cela revient d'une réunion à l'autre : « Oui, nous ne voulons pas être impliqués dans le monde faux, content de soi et destructeur, des politiques étatiques. Mais alors comment faire, que faisons-nous ? Nous avons créé une grande expérience à Oaxaca lorsque les gens ont pris le contrôle de la ville pendant cinq mois ; mais ensuite nous avons été brutalement réprimés. Alors maintenant comment faire, où allons-nous ? » Maintenant, avec la crise patente du capitalisme, les questions deviennent de plus en plus urgentes : Comment faire ? Que faisons-nous ?

¹ Voir Davis (2006 : 36) : « Los Angeles a la première place comme capitale mondiale de l'absence d'habitat avec une estimation de 100 000 personnes sans abri, y compris un nombre croissant de familles qui campent dans les rues du centre ou vivent furtivement dans des parcs et au milieu du décor des autoroutes. »

² Ce n'est pas simplement la formulation léniniste classique mais impersonnelle « Que faire ? » qui suggère déjà une distance par rapport à notre propre responsabilité mais plutôt : que pouvons *nous* faire ?

La fille est complètement indépendante de sa mère ; il n'est pas nécessaire d'avoir lu *Changer le monde* pour comprendre ce qui est discuté ici. Mais la préoccupation est la même : comment pouvons-nous penser à changer le monde radicalement quand cela semble être autant impossible. Que pouvons-nous faire ?

Ce livre propose une réponse simple : *briser le capitalisme*. Brisons-le de toutes les façons qui nous soient possibles, essayons d'élargir les brèches, de les multiplier et de favoriser leur convergence.

La réponse n'est pas une invention de ce livre. Plus exactement, ce livre, comme tous les livres, fait partie d'un moment historique, il fait partie du flot des luttes. La réponse qu'il propose reflète un mouvement qui est déjà en marche. Dans ce monde où un changement radical semble tellement impensable, il y a déjà des millions d'expériences contribuant à un changement radical, contribuant à faire les choses de façon complètement différente. Ce n'est pas nouveau : les projections expérimentales en vue d'un monde différent sont probablement aussi vieilles que le capitalisme lui-même. Mais il y a eu une émergence ces dernières années, une perception accrue que nous ne pouvons pas attendre la grande révolution, que nous devons commencer à créer quelque chose de différent ici et maintenant. Ces expériences sont les embryons possibles d'un monde nouveau ; elles sont les mouvements interstitiels à partir desquels une société nouvelle peut se développer.

L'argument avancé est donc que la seule manière possible de concevoir la révolution est de la concevoir comme un processus interstitiel. Il est souvent soutenu que la transition du capitalisme à une société post-capitaliste, contrairement à celle du féodalisme au capitalisme, ne peut pas être un mouvement interstitiel. Ce point de vue a été réaffirmé très récemment par Hillel Ticktin : « Le

mouvement du capitalisme au socialisme est qualitativement différent de celui du féodalisme au capitalisme, en cela que le socialisme ne peut pas survenir à travers les interstices du capitalisme. La nouvelle société ne peut voir le jour que lorsque le système capitaliste mondial aura été renversé¹. » Notre argument ici est, qu’au contraire, le remplacement révolutionnaire d’un système par un autre est à la fois impossible et indésirable. La seule façon de penser le changement radical du monde est de le concevoir comme la multiplicité de mouvements interstitiels découlant du particulier.

C’est dans les interstices que les « gens ordinaires » qui sont les héros de ce livre se trouvent. Les objections au caractère ordinaire des gens dont j’ai parlé arrivent rapidement en rang serré : l’ouvrier de l’automobile qui va à son bout de jardin, la jeune femme qui lit un livre dans un parc, les amis qui se retrouvent pour former une chorale, l’ingénieur qui renonce à son travail pour s’occuper de ses enfants – comment peuvent-ils être considérés comme les protagonistes d’une révolution anticapitaliste ? Et cependant la réponse est simple dès que nous pensons le changement révolutionnaire comme étant nécessairement interstitiel : qui a apporté la transformation sociale entre le féodalisme et le capitalisme ? Était-ce Danton et Robespierre, ou était-ce les milliers de bourgeois désenchantés et peut-être bien ennuyeux qui ont simplement commencé à produire d’une manière différente et de vivre selon des critères et des valeurs différentes ? En d’autres termes, un changement social n’est pas provoqué par des activistes, aussi important que puisse être (ou ne pas être) leur activisme dans le processus. Le changement social est plutôt le résultat de la transformation à peine visible de l’activité quotidienne de millions de personnes². Nous devons

¹ Ticktin (2008). Pour être juste avec Ticktin, il continue ainsi : « Mais avant ce moment des formes pseudo-socialistes ou proto-socialistes peuvent exister. Elles ne sont pas socialistes mais elles sont en conflit avec le capitalisme – en même temps qu’elles le soutiennent. »

² Dans la même veine, voir Papadopoulos, Stephenson et Tsianos (2008 : xii) : « Nous recherchons un changement social dans des circonstances de la vie apparemment insignifiantes. » Voir également le Trapese Collective (2007 : 2) : « Tandis que les manifestations massives contre le système économique actuel ont ricoché autour du monde de Seattle à Cancun, au-delà du spectacle des banderoles, du gaz lacrymogène et des émeutes, quand les rues redeviennent silencieuses, les gens ordinaires font des choses extraordinaires, apprennent en faisant, en imaginant et en construisant les blocs/éléments d’autres mondes possibles. Nous pouvons résister au monde dans lequel nous vivons tout en créant en même temps le monde que nous voulons voir. »

regarder au-delà de l'activisme et donc vers les millions et millions de refus et d'*autres-faire*, les millions et millions de fissures qui constituent le matériel de base d'un possible changement radical.

Mais nous devons dire clairement que la réponse proposée par ce livre – *briser le capitalisme* – peut être une *réponse-non-réponse*. C'est peut-être comme un hologramme qui semble si solide que vous voulez l'atteindre et le toucher ; vous tendez la main et il n'est pas là. Pouvons-nous vraiment briser le capitalisme ? Qu'est-ce que cela signifie ? Le capitalisme a-t-il une surface dure que nous pourrions casser ou bien est-ce seulement une mince couche de vase qui suinte et reprend sa place dès qu'on essaie de la briser, aussi dégoûtante et intacte qu'auparavant ?

Ou bien, encore une fois, il y a peut-être quelque chose que nos yeux fatigués ne voient pas ? Se pourrait-il que de nos tentatives de brèches puisse émerger quelque chose de beau des profondeurs de la vase ? Quelque chose que nos yeux ont du mal à voir et nos oreilles à entendre ? Quelque chose qui parle avec une voix que nous ne comprenons pas ?

Si à la fois la mère et la fille bégaiement et marmonnent de façon incohérente, c'est peut-être parce qu'ils s'efforcent de voir, d'entendre, de parler le nouveau langage d'une constellation de luttes en train d'émerger. Il y a des moments où la configuration des conflits change, celle des signes apparents de défauts structurels sous-jacents, celle des manifestations de la crise. Le problème est que chaque changement significatif dans la configuration pose des problèmes de compréhension parce que nos esprits sont habitués à la vieille configuration. Mais si nous appliquons les vieux concepts, il y a un danger que, indépendamment de nos intentions, en dépit du caractère militant de notre engagement envers le communisme (ou quoi que ce soit d'autre), notre façon de penser devienne un obstacle face aux nouvelles formes de lutte. Notre tâche consiste à apprendre le nouveau langage de la lutte et, tout en apprenant, à participer à sa formation. Ce qui a

déjà été dit dans ces premières pages, c'est la possibilité de faire un pas hésitant dans l'apprentissage et la formation de ce langage : c'est ma plus haute ambition et le pari de ce livre.

L'apprentissage d'un nouveau langage est un processus hésitant, une marche d'interrogations, une tentative de créer des concepts ouverts qui questionnent plutôt que d'instaurer un paradigme pour comprendre l'étape actuelle du capitalisme¹. Ce livre se présente sous forme de thèses, chacune étant conçue comme une contestation, une provocation. Ces thèses peuvent être vues comme une série de défis avec lesquels je vous conteste, cher lecteur, afin de me suivre jusqu'au point suivant dans l'argumentation. Je considère parfois ce livre comme un voyage en train où je fais tout mon possible pour pousser dehors les lecteurs à chaque arrêt : si toutes les étapes de l'argumentation sont acceptées, c'est peut-être alors parce que je n'ai pas poussé assez fort.

¹ En ce sens, l'approche ici peut être opposée à celle adoptée par Hardt et Negri (2000, 2004 et 2009).

Il y a dans tout cela une anxiété, un doute, un danger : quand nous essayons de voir quelque chose que nous voyons à peine, d'entendre quelque chose que nous pouvons à peine distinguer, nous pouvons accroître l'acuité de nos yeux et de nos oreilles, ou bien cela peut être simplement le fruit de notre imagination ; il est possible que ce que nous voyons et entendons à peine n'existe pas réellement, qu'il s'agit simplement du résultat de ce que nous souhaitons. Peut-être, mais nous avons besoin d'agir, de faire quelque chose, de briser la terreur de notre course à corps perdu vers la destruction. En nous interrogeant nous marchons, mais c'est en marchant, non pas en faisant du sur place, que nous développons nos questions. Il vaut mieux faire un pas dans une mauvaise direction et contribuer à créer un sentier que de rester sur place à étudier une carte qui n'existe pas. Par conséquent, prenons en main nos peurs et nos doutes et examinons la source d'espoir qui réside dans les millions de tentatives pour rompre avec la logique de destruction.

John Holloway

Traduit de l'anglais par José Chatroussat

Ce texte est un extrait exclusif de *Crack Capitalism*,
London/New York, Pluto Press, 2010, à paraître en français
aux Editions Libertalia (<http://editionslibertalia.com>), que nous
remercions d'autoriser la présente publication.